

LYON-CHARBONNIÈRES

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THEATRES, CONCERTS, SPORT, STATIONS THERMALES, MODES,

RÉDACTION, ADMINISTRATION
ET ANNONCES :

Aux Bureaux provisoires du Journal,
IMPRIMERIE PASTEL, 10, PETITE RUE DE CUIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT LE SAMEDI

ABONNEMENT D'ÉTÉ

Donnant droit à l'entrée permanente, quotidienne
et gratuite au Casino Kursaal de Charbonnières
20 Francs

LYONNAISERIES.



ENTRÉE sur toute la ligne. Lundi, débuts de la troupe lyrique au Grand-Théâtre : Enthousiasmes, fureurs et potins. Successivement, débuts de Rancy et de son concurrent Léon : Perrache contre la Guillotière, assaut d'attractions inouïes. Côté Rancy, on raconte merveilles d'un nouvel élève présenté en haute école par le clown Alfano. Ce quadrupède, quoique solipède n'appartient pas au genre cheval. C'est, parlant par respect, un jeune goret, un sanglier domestique, un cochon pour tout dire. On faisait méchamment courir le bruit que ce philosophe indolent, qui mange et qu'on mange, n'était bon à rien qu'après son trépas. Alfano réhabilite du coup le grognon personnage dont la queue en vrille avait, jusqu'à ce jour, passé pour un fanion d'indépendance indisciplinée. Le cochon d'Alfano, lavé, parfumé, tout rose de jeune lard sous les soies argentées de son échine callipyge, fera honte aux plus pommadés des pensionnaires de Rancy et sera cité, dans les familles, comme un parangon d'élégance, de docilité, d'esprit et de fashion. Il dépassera en gloire Munito qui joua aux dominos, Djallah qui fut chanté par Hugo, Incitatus qui obtint les honneurs du Consulat, Nero qui fut aimé de Napoléon III et ne lui demanda jamais d'argent, Niagara, enfin, qui eut l'honneur de parcourir les deux continents en compagnie de Sarah Bernhardt et de notre ami Simon. Inestimable durant sa vie mortelle, il aura, sur les illustres animaux précités, le précieux avantage de se survivre à lui-même sous forme de boudins, saucissons, andouillettes et autres succulentes cochonneries. Hurrah pour l'élève d'Alfano.

Qu'opposera le cirque concurrent à cette attraction porcine et inédite ? Sa légende, sa mystérieuse légende.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'une comédie intitulée le *Grand Casimir*. C'est l'histoire d'un prince plus ou moins riche, que l'amour — oh ! l'amour ! — entraîne dans le sillage pailleté d'une écuyère idéale. La belle adore son acrobatique métier plus encore qu'elle n'aime son noble soupissant, et celui-ci, résigné, la suit de ville en ville, de baraque en baraque, tutoyant peu à peu l'homme caoutchouc, souriant aux amicales taloches de l'équilibriste, — et paradant à la cavalcade derrière sa bien-aimée.

Je ne prétends pas que le *Grand Casimir* soit sur le

point de toucher barre à Lyon, attendu que ce passionné n'a jamais existé que dans l'imagination de deux fournisseurs patentés de madame Judic. Mais « M. Léon » sportsman distingué, impresario fastueux d'un cirque récemment inauguré, Mécène plus que directeur, va nous présenter incessamment une troupe d'élite dont l'étoile brille royalement et superbement sans rivalité ni partage. M. Léon — Léon, un nom de guerre qui fait songer au roi qui gardait le butin pour lui en grondant : *Ego nominor Léo*, — M. Léon a donc pour lui son chevaleresque mystère, la légende qui a remonté le Rhône arrivant de Marseille, et l'ardente curiosité de toutes les femmes qui ne se laisseront jamais de lorgner les vainqueurs discrets, — Capoul, Léotard, Damala, — voire le Grand Casimir.

Alfano aura-t-il assez de son compagnon pour lutter contre tant d'attraction ? Rancy garde-t-il en réserve, quelque excentricité plus excentrique encore ? Nous comptons les passes d'armes et distribuerons impartialement le laurier. On sait que l'arbre aimé d'Apollon l'est aussi du cuisinier, ceci dit en prévoyant tous les destins pour le débutant de l'avenue de Saxe.

Pendant ce temps là, un autre premier sujet voit arriver — sans enthousiasme hélas ! — l'heure d'un début qui n'aura pas de lendemain. Il y a, à cette heure, dans une cellule de la prison St-Paul un fauve accroupi dans sa camisole de force et qui, chaque matin, se réveille, hagard, d'un sommeil enfiévré, en se disant : encore un jour de gagné.

Pour Gonnachon, ce n'est pas une grâce présidentielle qui mettra fin à ce supplice atrocement lent, et bientôt, demain peut-être, c'est Monsieur de Paris qui se présentera à l'aube, réclamant de la besogne pour son outil perfectionné.

Le drame se déroulera alors selon la tradition accoutumée. La nouvelle de « la petite fête » se répandra dans la nuit et, comme par enchantement, sera connue de tous les bohémiens de nuit, souteneurs, filles, vagabonds et voleurs qui traînent leurs vices sur les trottoirs et dans les ruisseaux. A trois heures du matin, ils seront dix mille autour de la machine rouge, à cinq heures ils auront triplé. On boira, on mangera, on rigolera prodigieusement. Au point du jour, arriveront les voitures remplies de gommeux et de filles. Immédiatement le divertissement brillera d'un nouvel éclat. Ce sera un assaut d'atticisme et d'esprit.

Et puis, les gendarmes, le fourgon, les hommes noirs,

le fauve pantelant sous son voile, le frémissement des amateurs enthousiasmés par ce cinquième acte pour de vrai, les lazzi atroces ou immondes, le scandale immense des innombrables gredins — ou gredines — venus pour assister, encourager ou blaguer un des leurs, et discuter en dilettantes sur la correction de sa dernière grimace, — Pouah !

Quand donc abattra-t-on les carnassiers dans la prison comme les brutes à l'abattoir ? C'est par ce souhait que je terminerai une chronique commencée plus gaiement qu'elle n'a fini.

PAUL BERTNAY.

LA SEMAINE

A CHARBONNIÈRES



CHARBONNIÈRES vient de recevoir ses lettres de grande naturalisation. Par arrêté préfectoral en date du 10 septembre, l'Etablissement thermal est assimilé aux villes d'eau reconnues d'utilité publique, telles que Aix, Vichy, etc. et il profite des mêmes avantages, privilèges et immunités.

Ce sera un puissant encouragement pour l'administration de la station, à redoubler d'efforts et à justifier la haute faveur qui vient de lui être accordée.

Les services médicaux dont l'installation grandiose défie toute comparaison vont encore être perfectionnés et étendus de façon à pouvoir suffire à la clientèle qui chaque jour s'y est empressée davantage.

D'autres améliorations importantes, soit dans les thermes, soit au Casino Kursaal sont depuis quelque temps à l'étude et vont être entreprises incessamment.

On n'attendait, pour y procéder, que la clôture de la saison. Elle a lieu dimanche et immédiatement Charbonnières va se préparer à sa réouverture de l'année prochaine.

Instruits par l'expérience de cette année, encouragés par le succès de la première saison, officiellement assimilés aux grandes stations thermales, les administrateurs de Charbonnières ne reculeront devant aucun sacrifice pour faire de cette ville d'eau une digne annexe de la deuxième ville de France.

Nous entretiendrons d'ailleurs le public, des améliorations et transformations projetées, au fur et à mesure de leur exécution.

Feuilleton du LYON-CHARBONNIÈRES

CHRONIQUE THERMALE

COMMENT NAÏT ET GRANDIT
UNE STATION THERMALE



A règle est générale et comporte peu d'exceptions. L'initiative individuelle crée les stations thermales, le concours public leur assure la prospérité en aidant à leur développement progressif et en leur apportant à la fois sa réclame et ses capitaux.

Il arrive, en effet, une heure où l'œuvre d'un seul, quelque grandiose, quelque complète qu'il l'ait réalisée, ne suffit plus à parer à des besoins toujours grandissants à mesure que la notoriété s'établit et que la vogue s'accroît. Tôt ou tard, le grand propriétaire terrien, le riche industriel qui a donné son temps, sa peine et son argent pour faire de rien quelque chose et quelque chose de sérieux, s'arrête, sinon fatigué, du moins désireux de respirer et il se dit : En voilà assez pour ma part : aux autres maintenant de me suivre dans la voie que j'ai tracée, que j'ai aplanie, et où le char du succès n'a plus qu'à courir sans heurts et sans ornières.

C'est ainsi que, presque partout, de puissantes sociétés industrielles se sont peu à peu substituées aux propriétaires primitifs des stations thermales, chaque fois que l'œuvre entreprise atteignait d'ores et déjà sa fécondité et sa marche en avant.

Il en sera fatalement de Charbonnières comme des autres. Assimilée par la Faculté aux établissements ferrugineux les plus

réputés, assimilée par l'administration aux villes d'eau les plus en vogue, notre station lyonnaise en arrive au moment où il lui devient nécessaire de rompre ses lisières et de marcher.

Tout ce qui est indispensable ou seulement utile à son existence de station thermale est agencé et cela d'une façon admirable. Dans un parc immense où les chênes et les pins mêlent leurs feuillages verts, sont installés des services ferrugineux et hydrothérapiques dont les pareils n'existent encore nulle part. Bains, douches, piscines avec leurs accessoires immédiats et indirects — jusqu'aux appareils d'embouteillage et de conservation des eaux de la source, tout est créé, tout fonctionne, tout excite l'admiration des visiteurs, depuis les puissantes machines à vapeur qui graduent la force des douches et accumulent l'électricité dans les lanternes d'éclairage, jusqu'aux installations de haut confort destinées à recevoir la population balnéaire désireuse de loger dans l'établissement thermal lui-même. Voilà pour le côté utile.

Parler du côté agréable est presque oiseux. Qui, de nos lecteurs, ne connaît ce Casino Kursaal construit pour contenir plus de trois mille clients, ces restaurants, ces salles de bal, de concerts et de jeux, ces skating-rink, ces tirs, ces « petits chevaux », ces superbes installations gymnastiques, et pardessus tout, ce site merveilleux qui s'étend aux quatre points cardinaux, développant autour du Casino ses collines pittoresques, ses futaies ombreuses et ses vallées profondes. Joie des yeux, joie des pommons, n'est-ce pas ainsi qu'on devrait qualifier l'oasis qui verdoie à huit kilomètres de Lyon, et devant laquelle passent, l'été, plus de trente trains de chemins de fer, — en négligeant de compter les fiacres, omnibus et pataches qui sillonnent du matin au soir le court trajet de Lyon à son Tivoli d'été.

Que manque-t-il donc maintenant à Charbonnières ? Il y manque une population balnéaire sans cesse croissante. Il y manque cette ceinture de villas et de cottages qui est, en même temps qu'un gage de prospérité, un certificat d'agrément et de confort, — et

cela, ce n'est plus l'initiative individuelle qui peut le créer et le développer.

Les baigneurs nomades arrivent déjà en grand nombre; les curieux, les promeneurs, en plus grand nombre encore. Malgré les petites imperfections de tout ce qui débute, (voilà un an seulement que les thermes de Charbonnières sont entrés en exploitation régulière), la vogue est venue toujours croissante et déjà l'opération financière se manifeste superbe au delà de toute espérance.

Mais, ce n'est pas une centaine de mille francs de bénéfices réalisés dès la première année qui peut suffire à classer Charbonnières au rang où notre Spa lyonnais doit fatalement arriver. Trop de gens, encore, rééditent la plaisanterie des vieux clous que l'on fait dissoudre dans la source ferrugineuse. Trop de Lyonnais ne voient aux portes de leur ville qu'un lieu de plaisir où il fait bon aller entendre de la musique à l'ombre des grands arbres et s'offrir deux ou trois fois par semaine une villégiature, paresseuse.

Ce qu'il faut, à cette heure, c'est un attrait puissant qui retienne dans ces bois merveilleux ceux qui doivent y trouver le remède souverain qui leur rendra la santé, en reconstituant leur sang apaurvi. Il faut loger les baigneurs, les loger confortablement, luxueusement, il faut attirer autour du Casino Kursaal des propriétaires de villas, de chalets, de pavillons; il faut que cet élément devienne le noyau de la population estivale de nos thermes et que sa stabilité démontre jusqu'à l'évidence la valeur thérapeutique et l'attrait mondain de Charbonnières. Il faut, en un mot, qu'il se passe ici le phénomène qu'on a constaté dans toutes les stations thermales du littoral de la Méditerranée, et plus spécialement encore à Arcachon, que sa proximité de Bordeaux assimile à peu près complètement à notre ville d'eau lyonnaise.

Arcachon s'est véritablement développé le jour où une Société individuelle s'est formée, créant autour de la station balnéaire un ensemble de constructions élégantes qui y ont attiré des athlètes

D'UN ÉCHEVIN LYONNOIS
QUI FAISOYT LA CONTREBANDE



En ce temps cy, fut en la ville de Lyon grand émoÿ et scandale. La mode estant de moult fumer pipes, cigares, cigarettes et aultres engins à brusler du petun, messeigneurs du Parlement avoyent establi sur icelui petun un impôt lourdement poisant et qui voidait fort la bougette, aultrement dict le boursicot, des pétuneurs lyonnois.

Or donc, estait un échevin moult aymé du populaire, lequel dounoyt nourriture et réfection à tous paouvres gens moyennant legière rétribution et qui fut porté à l'honneur d'échevinage sur ce qu'il estait tenu pour parangon et hermine de pureté et moralité, prud'homme intègre, soubcieux de ménager la fortune publique, incapable de dol et félonie, et à qui estoyt seulement tenu à tort d'avoyr, par adventure, paré, adonné et illuminé sa boutique un jour que se célébroyt une feste de clercs et gens d'église, tous soutaniers mal vus du populaire lyonnois.

Ledict échevin fut assez maladvisé de vouloir prouffiter de son échevinage pour gagner moult écus tournois, livres parisis, nobles à la rose, et aultres monnoyes non rognées et de bon placement.

Il achetoÿt ès pays estrangiers, le petun si fort enchargié de droicts et impôts en la ville de Lyon, et lorsque caisses et ballots advenoyent ès portes de la ville, archiers et gens du guet (lesquels, à Lyon, soydisent « Gapians ») n'osoÿent ouvrir et visiter les bagages de messire l'échevin. Or, échappoyt-il à droicts et impôts, et faisoÿt une horrificque simonie petunique, vendant aux Lyonnois de quoi emplir toutes pipes du depuis les quartiers Perrachoyx iouxte et y comprise la cité Vaissoÿse.

Dont fut tel scandale et mauvais propos que le bruit en advint aux oreilles du chevalier du guet qui, musé en ire et fureur, ains n'oubliant point que prudence est mère de sureté, fict un semblant d'ignorance et de coyonnerie. Adonc, s'empara, ès frontières françoises, desdictes caisses, dont voida le contenu pétunique qu'il remplaça par foin, paille et aultres gaillardes trupperies, et envoya toutes icelles en la ville de Lyon.

Es portes de la cité, serviteurs de messire l'échevin s'empresment et déclarent que telle marchandise appartient à leur maître. Ains le chevalier du guet, feignant erreur ou difficulté, leur dit qu'il cuide être marchandise d'aultui. Sur quoy ils vont quérir nostre homme qui jure Dieu et les saints du Paradis tout ceci lui appartenir.

Jugiez alors s'il fut quinault lorsque on ouvrit caisses de foin et de paille sous ses yeux espouvantés.

Et sans desemparer fut verbalisé sur toutes icelles fraudes et graves meschiefs, et l'échevin moqué et confondu.

En brief, s'appreste pour icelui jugement et griève condamnation ;

Et cecy est exemple à tous que, tost ou tard, contrebande pétunique est cogneue et punie, et que ne suffit point d'être échevin pour avoir droict de faire mépris à loy publique. Oyez et prouffitez !

teurs et des locataires. Ceux-ci, intéressés dès lors personnellement au succès de l'attraction qui décuplait, par sa seule prospérité, la valeur de leur propriété ou les revenus de leur location, ont formé un premier noyau sympathique autour du Casino et de l'établissement de bains, ont concouru de tous les moyens en leur pouvoir à sa prospérité croissante et ont réalisé ce qu'Arcachon est aujourd'hui : la ville de bains de mer la plus réputée du littoral girondin.

Attirer les propriétaires et les constructeurs de villas, comment s'y prendre ? Leur offrir des terrains à acheter ? Il y faudrait perdre bien du temps et des peines sans aucune garantie de succès. Dépenser de quinze à vingt-cinq mille francs pour bâtir une maison de campagne n'est pas à la portée du premier venu, et celui qui s'y décide n'attache guère d'importance aux raisonnements qui lui démontrent que, plus tard, si beaucoup suivent son exemple, il se félicitera d'avoir bâti là plutôt qu'ailleurs.

C'est plus directement, plus immédiatement qu'il est nécessaire de solliciter le futur colon d'une station balnéaire en voie de formation. A Arcachon, on l'a compris : on lui a bâti d'abord sa maison de campagne et ensuite on lui a dit : la voilà, elle ne coûte pas cher et vous avez toutes facilités pour la payer. C'est ainsi qu'on doit — et qu'on entend — procéder à Charbonnières.

Ce n'est pas une Société nouvelle qui se forme aux environs et à l'ombre de la station thermale ; c'est l'établissement lui-même qui vient maintenant dire aux Lyonnais :

— Votre ambition à tous, commerçants, rentiers, travailleurs qui avez gagné ou qui gagnez laborieusement l'aisance de vos vieux jours, c'est d'avoir une maison des champs. Voici mon parc : il est immense, il est superbe de végétation et de situation. Je vous y vends des lots de terrain à prix modeste, mieux que cela, je vous bâtis sur plan, (c'est-à-dire en vous faisant choisir entre une

TOUT POUR LE CHIEN

ANS être espagnols, nous avons tous un peu du sang de Don Quichotte dans les veines. Arrête-t-on un coquin, comme le bon chevalier de la Manche délivrant les forçats qui le rossèrent ensuite, nous prenons parti contre la police ; saisit-on un roquet, galeux, nous sommes pour le chien. Comme l'illustre Cervantès s'est trompé, s'il a voulu peindre dans le paisible Sancho, le peuple raisonnable, surtout en France. Don Quichotte, c'est le passant qui va à son travail, toujours prêt à bousculer le gardien de la paix et l'employé de la fourrière au profit du pochard ou du chien sans collier.

C'est cet humble jetteur de lazzi qui court le plus de risques, car il faut l'avouer, il manque de prestige. L'uniforme et les galons imposent toujours une certaine retenue aux badauds en quête d'aventures ; or, l'homme de la fourrière fait triste figure auprès du véhicule au verni brillant, du cheval au poil luisant conduit par un groom à la casquette galonnée. Pourquoi ce vieux chapeau, ce veston décoloré ? N'y a-t-il pas une tunique municipale à lui donner à ce pauvre diable qui risque chaque jour de prendre la rage pour débarrasser nos rues des caniches hydrophobes ou en passe de le devenir ? Délions un peu les cordons de la bourse commune ; ce brave employé manque de tenue, — qu'on lui en paie une.

La brillante voiture de la fourrière vient d'être le témoin d'un drame émouvant :

Il n'y a là dedans, ni premières, ni secondes, ni troisièmes. Chiens de luxe et chiens pauvres, havanais frisés, bull-dogs hérissés, tous tombent là pêle-mêle. Il se livre sous la tôle vernie des combats épiques. A peine, l'autre jour, un joli loulou blanc était-il coffré, que sa propriétaire désolée réclamait son chéri. Sa douleur toucha le cœur de l'agent municipal ; il leva le couvercle prudemment, aperçut une queue blanche, plongea la main, attirant l'appendice... Oh ! ne lui faites pas de mal, gémit la petite dame....

« N'ayez peur », ça tient bien. Et, chaîne vivante, accroché au havanais il amena un bull-dog. Le gros avait happé le petit. Et il ne lâchait pas. La belle petite pleurait, le toutou hurlait, l'employé riait et le bull-dog serrait ; impossible de séparer les deux bêtes.

— Tenez, emportez le tout ; vous en aurez deux pour un.
— Mais pour faire lâcher ce vilain chien, monsieur l'employé ?
— Ah ! voilà : faut faire comme lui ;
— Il faut que je le morde ! jamais je n'oserai... mais où donc ?
— Pas au nez, bien sur...
— Oh !... et la belle s'enfuit désespérée !
Mais elle aimait tant son loulou ! L'affection ne recule pas devant les plus grands sacrifices... Un instant après, le bull-dog avait lâché !...

GALERIE LYONNAISE

(PETITES ÉTUDES AUX DEUX CRAYONS)

M. ANDRIEUX (*Sanguine*)

ristocrate de goût et, d'ailleurs, comme M. Lucien Brun avec lequel il a quelques points de ressemblance, mais tandis que l'un a pris la foi et la politique du milieu où sa nature l'attirait, l'autre est resté républicain et n'est point devenu croyant. Né pour une république athénienne ou six mille citoyens de choix commanderaient à trente mille ilotes, il ne peut être l'homme des comités avancés. Quand l'éducation aura adouci les mœurs politiques, lorsque les politiciens de comptoirs n'arriveront plus ivres pour transformer les réunions publiques en discussions de cabarets, peut-être les électeurs comprendront-ils ces natures ennemies de l'oppression brutale des violents autant que de la domination monarchique.

Fait pour la lutte dans la vie écrasante de Paris, il ne sent pas les fatigues du travail ou des veilles ; c'est un paquet de nerfs trempés comme de l'acier. Il ne semble pas connaître la peur et aime à lutter avec les forts. Il a débuté à Paris, sur le terrain, en

série de constructions allant de douze à vingt-cinq mille francs), la maison de campagne que vous désirez ardemment. Vous n'avez peut-être pas de quoi me la payer, cette maison ? — n'importe. Je vous fais crédit. C'est par annuités que vous solderez l'acquisition dont vous allez jouir immédiatement. Vous donnerez un millier de francs, par exemple, chaque année jusqu'à complet paiement et vous voilà propriétaire, propriétaire dans le plus beau site des environs de Lyon, dans un pays où ma prospérité croissante assez va doubler et au delà la valeur de votre immeuble, dans un lieu assez rapproché de Lyon, pour que, l'été, en y laissant votre famille, vous puissiez vaquer à vos affaires, aller régulièrement à votre bureau, à votre magasin et revenir, la journée finie, dîner en bon air et dormir loin des exhalaisons malsaines de la ville.

Dans ces conditions, il n'est pas douteux que les acheteurs n'affluent et plus il y aura de petits cottages agencés dans le parc de l'établissement thermal, plus il se présentera, à coup sûr, de gens avisés, désireux de profiter d'une aubaine aussi rare qu'imprévue : devenir propriétaire aux portes de la ville, sur la ligne où passent plus de trente trains par jour, et cela sans capitaux, sans emprunt, en payant annuellement une somme minime qu'égalerait presque le prix de la location d'une villa située au loin sur les bords de la Saône, avec deux omnibus par jour, ou la station du chemin de fer à trois kilomètres, ou la mouche à égale distance quand il n'y a pas de brouillard.

Mais, c'est ici que l'administration de la station est obligée de recourir au concours de tous. Pour faire une telle avance, il faut des capitaux énormes. Rien n'est moins aléatoire que de tels marchés, mais les sommes déboursées sont longues à rentrer. Aussi allons-nous incessamment assister à la création de douze cent mille francs d'obligations hypothécaires lancées dans le public et constituant un placement accessible à tous (le coupon sera de cent francs) et présentant autant de garanties que n'importe quel prêt sur première hypothèque.

face de Cassagnac ; puis, un jour, il s'est attaqué à Gambetta. Il l'a « tombé », mais non sans se meurtrir dans la chute. Depuis, il reprend ses forces ; gare aux forts quand il reparaitra.

A-t-il un parti ? Est-il Grévyiste ? Pas plus que Gambettiste. Il sera une force quand il aura un point d'appui. Il ne s'est point créé de camarilla, mais quelques fidèles dévoués et sûrs ; il ne s'est pas fait un parti, parce qu'il casse trop. Il perdra son siège, dit-on, qui sait ? il a un charme étrange quand il veut, mais il ne veut pas assez souvent. Et puis, s'il ne revient pas à la Chambre, député du Rhône, qu'importe ; il est de taille à se frayer la route ailleurs.

Aujourd'hui, on l'attaque. demain peut-être on le sollicitera ; ceux qui l'abandonnent seront les premiers à se dire siens.

M^e GENTON (*crayon blanc*)



N peu oublié ; retiré comme Achille sous sa tente, il en sort pour venger Patrocle — M. Brigueuil. Les grands événements naissent parfois de petites causes.

Homme d'esprit pétillant, causeur charmant et avocat de valeur, il avait l'ambition haute : il préférait à tous les chatolements de décorations, l'éclat d'un sourire sur des dents blanches, à toutes les préfectures et présidences, un siège de député qui mène au ministère. Il a cru un instant sentir le portefeuille sous son bras, ce n'était qu'une illusion, il tenait toujours la serviette de l'avocat.

Il aime à plaider, quoique le client souvent l'impatiente ; impressionnable à la façon féminine, il égratigne un épiderme ami comme un chat qui se fait les ongles sur les premières jambes que rencontre sa griffe ; un instant après la patte est de velours.

Son succès, c'est la raillerie bonhomme dans la forme élevée de ce genre. Il exagère supérieurement un éloge pour rendre l'adversaire ridicule. Est-ce par habitude de franchir la limite où le compliment devient une mordante critique qu'il a comparé aux présidents Aucher, Cuniac et de Lagrevol, dont la place était marquée à la cour de cassation... M. Brigueuil ? Est-ce par malice qu'il a mis l'ex-président du tribunal auprès du maréchal Ney comme un enfant s'amuse à mesurer son polichinelle le long d'une statue ? Ce sera là une de ces surprises que donnent parfois les sceptiques qui essaient de l'enthousiasme à froid. Ah ! comme M^e Genton raille mieux qu'il ne vante... à moins qu'il n'ait voulu ici se moquer en flâtant.

L'encensoir est un instrument plus difficile à manier que le fouet. M^e Genton a un peu cassé son Ney civique. Il ne s'en aperçoit pas ; c'est une si grande joie de donner au monde un nouveau Ney.

N***

CHEZ L'AGENT DE CHANGE



L'AVENTURE de samedi dernier m'a profondément navré ; elle m'enlève une illusion qui m'était chère : j'avais foi en la chasteté des directeurs de l'Union ; voire même dans celle de leurs agents.

Une banque patronnée par tant d'âmes pieuses me paraissait si bien gardée contre Satan, sa pompe et ses œuvres. Je me plaisais à croire que — suprême consolation — M. Fédér et M. Bontoux pouvaient murmurer dans leur prison : Tout est perdu, sauf la vertu. Et je me disais : la continence de la cellule ne leur pesera pas ; quelle admirable chose que la pureté, quelle force de n'avoir jamais mangé d'écrevisses en cabinet particulier.

Hélas, non, M. Fédér était une fausse mascotte, c'est ce qui a causé le Krack.

Nous n'aurions jamais su ces détails des mœurs intimes dans la plus vertueuse banque du monde sans la vivacité de la demoiselle Schneider ou Schuder. Oser venir faire du tapage chez l'honorable agent de change de l'Union, lui briser ses glaces, comme une grisetle qui casse le pot à eau de son amant ! Ce n'est pas bien, mademoiselle, il n'y a pas d'attaque de nerfs qui justifie cela. Ce que vous avez fait là peut compromettre l'Union générale. Voyons que vous refusait-on ? qu'avez-vous donc accordé...

Ah ! si l'on en croyait les mauvaises langues. M^{lle} Schuder aurait voyagé dans les hautes sphères de l'Union, des directeurs aux

Le gage offert aux obligataires consiste dans l'établissement tout entier : terrains, constructions, agencements dont la valeur basée sur le prix actuel des terrains similaires et sur les comptes détaillés de tous les entrepreneurs qui ont concouru aux constructions et agencements, dépasse deux millions. L'emprunt hypothécaire sera donc à peu près la moitié de la valeur du gage. Quant aux arrérages à 5 % leur paiement est également assuré par les revenus actuels de l'établissement thermal. Dès la première année d'exploitation, au milieu des inexpériences, des erreurs, des surprises, du désarroi du premier moment, les bénéfices ont été de plus de cent mille francs. Sans donc parler de leur augmentation forcée, ils représentent, eux aussi, le double de la somme nécessaire pour le service des intérêts des obligataires.

Ajoutez que les coupons d'obligations sont de cent francs, que ces coupons seront facilement négociables, attendu que l'administration des bains les accepte à due concurrence soit en paiement de fournitures atteignant cent francs, soit en paiement des villas achetées au comptant ou par annuités dans son parc, que l'amortissement en sera rapide, que les obligataires momentanément gênés trouveront à la caisse de Charbonnières à emprunter soixante pour cent de la valeur de leur obligation, — et vous voyez immédiatement que l'opération projetée est de premier ordre et s'assimile absolument aux obligations du Crédit foncier qui se recommandent des mêmes avantages et ne donnent pas des garanties plus absolues aux prêteurs.

Mais, ce n'est là qu'un premier mot sur une opération financière qui ne peut que gagner à être comprise et étudiée de près, chiffres en main et preuves à l'appui. Nous y reviendrons plus en détail dans notre prochain numéro.

LE DOCTEUR,

agents, comme une action au transfert ; mais on n'en trouve point trace sur les livres — ainsi que de beaucoup d'autres transferts, il est vrai.

Jamais nous n'admettrons, à moins qu'on nous le prouve *de visu*, que la collaboration de M. Fédér et de son agent à Lyon se soit étendue jusqu'à la jeune personne de vingt-neuf ans qui vient de se faire condamner à un mois de prison. Du reste, nous ne doutons point de la fidélité des femmes, et M^{me} Schuder n'aurait pas voulu recevoir des actions de l'Union, des deux mains... pour la même chose... Être ainsi à double face... fi ! Sans doute, ses bontés collectives eussent été encore de l'Union générale, mais celui qui à Lyon opérait pour l'Union n'eut pas trahi — si M^{me} Schuder n'avait failli — la confiance du bon Monsieur Fédér.

L'amour écarté, qu'est donc venue chercher cette parisienne dans notre calme cité ? Ah ! il y a bien encore une autre histoire ; on raconte qu'elle désirait des subsides ; quelle folie et faut-il que l'on aime à médire. Comment admettriez-vous, lecteur réfléchi, que cette jeune dame, qui a eu des indulgences pour les gros bonnets de l'Union, puisse ignorer que toutes ces victimes se sont retirés de la grande affaire sans la moindre somme ; elle est convaincue, elle les a vus nus comme de petits Saint Jean.

Aller demander des secours à un agent de change, à celui de l'Union surtout ! jamais elle n'eut été si cruelle.

Tout le monde sait bien que les agents de change, ceux surtout qui ont été le plus mêlés à ces malheureuses spéculations, se sont saignés aux quatre veines pour transiger au mieux ; il ne leur reste pas un verre de sang dans les dites veines pour l'offrir à M^{me} Schuder, même lorsqu'elle se fait inscrire sous le nom de M^{lle} de Sombreuil.

M. Fédér, dans ses moments d'épanchement, a dû montrer à sa belle amie ce tableau navrant : les agents de change se dépouillant de tout ce que les convenances ne les obligeaient pas à conserver, vendant leurs chevaux pour acheter des tricycles, sollicitant des places de petits élèves d'huissiers pour leurs jeunes garçons, envoyant leurs épouses éplorées donner des leçons de piano à 3 francs l'heure, 1 fr. 50 la demi-heure. On assure même que pour se rendre dignes de la sympathie du tribunal de commerce et payer les dettes jusqu'au dernier sou, il en est qui se déguisent le soir, en commissionnaires, et portent des malles aux hôtels, — c'est l'un d'eux, peut-être, qui apporta le bagage de M^{me} Schuder. — D'autres, jouent Guignol incognito ; derrière la rampe, ils sont sûrs de n'être pas reconnus et le changement de leur voix en parlant tantôt pour guignol, tantôt pour une autre marionnette, leur garantit le mystère dont ils veulent entourer leurs infatigables travaux. Et on les croit à la campagne ! ô dévouements méconnus !

Ce n'est pas à un de ces pauvres agents que M^{me} Schuder viendrait crier famine.

Ainsi : pas d'amour, pas d'argent ; comme le dit très justement le *Nouvelliste*, cette dame est arrivée de Paris uniquement pour briser une clôture ; ce qui, du reste, est le plus vraisemblable. Voici la note :

« La femme Schuder (Louise), âgée de vingt-neuf ans, rentière » demeurant à Paris, de passage dans notre ville, a été mise en » état d'arrestation, sous l'inculpation de bris de clôture. »

Et c'est une heureuse chose qu'un journal bien informé ait réduit l'affaire à un bris de clôture. Les imaginations surexcitées avaient trouvé matière à roman dramatique à propos d'un incident — si simple dans le cabinet de l'honorable agent de change de l'Union, qu'on s'étonne même qu'il ne se soit pas produit plus tôt.

On cite déjà un projet de roman-feuilleton dû à la plume d'un des plus « touchés » dans le krack, — « touchés » est une image bien tirée du poisson qui touche l'appât avant d'y mordre. Nous avions été pressentis sur la possibilité de le faire paraître dans le *Lyon-Charbonnières* ; le développement était grand, mais l'intrigue se résumait en peu de mots :

Fédér, avant d'être arrêté, a confié à un associé le magot colossal amassé pendant la hausse ; il est condamné et se demande avec inquiétude ce que devient son dépôt, il compte sur l'affection fidèle d'une maîtresse chérie qui lui a conservé son cœur, au moins. Il lui écrit, elle obtient une autorisation et, à travers les grilles qui, hélas, séparent leurs corps sinon leurs âmes, il lui dit : « Va trouver Machin ; il est à Lyon. Parle-lui du magot ; dis-lui de t'en remettre quelque peu pour adoucir mon sort à la prison et me permettre de me payer un potage supplémentaire ; puis prends pour ta part ce qu'il te faut afin de vivre largement jusqu'à ma sortie de prison, sans avoir besoin de me faire des infidélités. S'il résistait, tue-le. On voit le grand tableau d'ici : une large pièce, des glaces, des tapis... Une femme debout, un homme aussi.

— Je n'ai pas le magot.

— Tu l'as ;

— Non.

— Meurs.

Ça ne se termine pas par un bris de clôture ; l'auteur pour donner plus de relief à son œuvre tuait les trois personnages. Ah ! c'était plus émouvant que le flagrant délit Schuder. Mais le magot nous a contrariés ; il ne faut pas donner aux créanciers de l'Union Générale, même en roman, l'espérance de rattraper quelque chose.

Une comédie nous eût tenté davantage, on aurait fait un tableau charmant en divisant la scène. D'un côté, un bon curé lisant à ses paroissiens le prospectus de l'Union : « bonne affaire, mes enfants, honnête affaire, affaire sûre ; à la tête, des gens bien pieux, bien respectables, bien prudents, tout en bien ». Et les braves gens de tirer leurs économies du bas de laine. De l'autre côté, un salon particulier de restaurant : Fédér, M^{me} Schuder et un troisième. Du champagne, des huîtres etc., tout ce qu'on peut s'offrir avec des bénéfices d'actionnaires. On aurait pu même transformer la comédie en vaudeville ou en opérette, par quelques couplets sur le bas de laine du paysan. Au dernier acte, M^{me} Schuder se serait évanouie, et le rideau serait tombé comme mot de la fin sur : « *Beati possidentes* » qu'on aurait traduit pour les non-latinistes par : « *sauvez la caisse* ».

Du reste, le dernier tableau peut être modifié s'il se présente une jolie scène en appel. M^{me} Schuder a en effet menacé d'en appeler à la Cour ; il va falloir maintenant la persuader de ne pas scandaliser les gens vertueux ; ça peut être difficile, cela dépend des prétentions. Allons, qu'on y mette le prix et vive l'Union générale.

PLANTEROSE.

MODES ET BIBELOTS

Les étalages de l'hiver ont succédé aux expositions de tissus légers. Déjà on voit apparaître aux vitrines des fourrures qui nous font souvenir que nous jouissons des derniers beaux jours. C'est le moment de courir les magasins et d'interroger les

MODES ET TISSUS D'AUTOMNE ET D'HIVER

Le drap léger que l'on désigne familièrement *petit drap* est de toutes les étoffes de laine celle que la mode peut le moins se décider à abandonner.

Quels que soient le nombre et les combinaisons ingénieuses des étoffes plus spécialement créées en vue de la nouveauté, le drap n'est jamais délaissé.

Il comporte, en effet, bien des avantages : celui de la solidité, de la simplicité, puisque l'on garnit toujours sobrement une robe de drap et il a pour les personnes bien faites l'avantage de les habiller parfaitement. Aussi portera-t-on beaucoup de drap *mat* ou *brillant*, à volonté.

Les foulards, les surahs, toutes les étoffes de soie sont de mode, mais la majeure partie des toilettes d'automne sont faites en lainage garni de velours. On fait considérablement de polonaises à hauts paniers qui paraissent doublées de velours, mais qui n'en ont que l'apparence. Tout ce qui se voit se fait en velours et le reste se double en soie légère.

On fait aussi ce genre de robe avec de la soie et du cachemire, en n'importe quel lainage. Ces costumes en couleurs : gris, mordoré, prune, oeil-de-roi sont extrêmement jolis, simples et chauds.

Les nouvelles nuances à la mode sont en outre le gris déjà cité et qui se fera en toutes choses, les nuances thuya, écaille blonde, écaille brune, cuir de cordoue, rouge vin, palissandre, brique pulvérisée, ardoise.

On porte toujours de belles agrafes de passementerie, de velours et de jais. On en place une à l'encolure, l'autre à la taille, la troisième sur les plis de la basque derrière.

Les chapeaux d'automne, si j'en juge par les premiers modèles entrevus sont de deux formes : les chapeaux ronds à bords modérés plats ou un peu relevés, à calotte haute un peu penchée et plus étroite du haut.

Les capotes plus petites que jamais, du fond surtout, ne laissent aucun espace entre le bord et les cheveux ; la calotte est froncée, serrée, ratatinée de manière à prendre la forme de la tête. La mode de relever les cheveux sur la tête a amené cette modification obligée.

Les plumes légères, les oiseaux, les aigrettes, les oiseaux naturels et les oiseaux composés de têtes, d'ailes, de tronçons des espèces les plus différentes continueront à être portés, mais rien n'égale la plume d'autruche pour les grands chapeaux ronds et les dentelles répandues en flois mêlés de fleurs pour les jolies capotes habillées.

B. D'ORNAY.

THÉÂTRES ET CONCERTS

CÉLESTINS

Nous en sommes restés, la dernière fois, à l'énumération, la lamentable énumération des artistes que nous réclamions au directeur richement subventionné de nos théâtres municipaux. Nous en comptons neuf pour les Célestins, ne plus, ne moins. Depuis lors, M. Dufour, homme aimable de son naturel, s'est occupé de nous donner des satisfactions à n'en plus finir. Il a renvoyé M^{me} Dieudonnée, artiste lyrique, au Grand-Théâtre dont nous souhaitons, — sans trop l'espérer, — qu'elle fasse le plus bel ornement, il l'a remplacée par M^{me} Billon, une vieille connaissance, et puis... il a fait comme le bon Dieu, il s'est reposé. Non, soyons justes, il ne s'est pas absolument reposé : Il a écrit une belle lettre à messieurs nos grands confrères — heureux hommes — où il leur expliquait avec une clarté sans égale qu'il était humainement impossible de terminer en un mois les débuts de Célestins. Après quoi il a dû bien rire. Ces messieurs ont d'ailleurs gravement inséré la prose de leur directorial correspondant sans aucune espèce d'objection ou de commentaire, et voilà qui est bien entendu : on fera les débuts quand et comment on pourra, mais pour les terminer dans le délai stipulé par le cahier des charges, bernicle, ça ne se peut pas et chacun sait que « à l'impossible nul n'est tenu ».

Il me semble, cependant, que, si j'avais été appelé à me mêler de cette affaire qui nous regarde tous un peu, j'aurais répondu ceci à Monsieur le Directeur, richement subventionné et nommé depuis le mois de mai :

Monsieur,

Depuis six mois que vous avez dû engager vos artistes, vous avez bien eu le temps de vous occuper de leur répertoire et de leur indiquer des ouvrages de début où ils pussent se montrer plusieurs à la fois. Ce n'est pas, je le reconnais, en montant les *Focrisses de l'amour* où débutaient deux artistes, le *Bossu* où il en débutait un, *Séraphine* où il n'en débutait point, le *Roman d'un jeune homme pauvre* où il en débutait trois dont deux qui rentreraient, *Gavaut*, *Minard et C^o* où il en débutait un et le *Fils de Coralie* où il n'en débutait également qu'un avec deux rentrées que vous avez démontré le soin avec lequel vous choisissiez les ouvrages d'ouverture destinés à rassembler le plus de débutants possible. Le besoin de *Gavaut*, *Minard et C^o* et du *Roman* ne se faisait pas tellement sentir qu'on n'eût pu remplacer ces vénérables antiquités par d'autres pièces, sinon plus jeunes, du moins acceptées par les artistes comme épreuves officielles. Avouez d'autre part que c'est bien drôle de voir reprendre *Gavaut* pour faire jouer le personnage de Gavaut à un premier comique qui n'en débute pas et le lendemain débute dans un rôle de comparse comme le notaire du *Roman*. Et puis, si c'était si impossible que cela de faire les débuts de votre troupe en un mois,

pourquoi avoir accepté cette clause formelle du cahier des charges ? Vous ne l'aviez donc pas lue ? Vous avez eu grand tort ; ou bien vous l'aviez lue et alors il fallait faire cette observation, non pas aux journalistes de Lyon, le 25 septembre 1883, mais le 1^{er} mars à M. Gailleton.

Et puis, les débuts aux Célestins, nous savons ce qu'en vaut l'aune et j'ai comme une vague idée que vous levez ce lièvre — que personne ne chassait bien vigoureusement — pour nous faire perdre le pied d'un autre gibier autrement gros : le compte de ce qui manque au tableau de la troupe des Célestins.

Si nous y revenions un tantinet ?

Voyons, nous ne parlerons pas aujourd'hui du mélancolique M. Bourgeotte, de l'épileptique M. Ach, ni de la sémilante M^{me} Louvot. On prétend que vous avez fait table rase de ces hors-d'œuvres que nous ne semblions pas devoir digérer facilement. Est-ce officiel ? C'est un bruit qui court, faut-il y croire ? Je sais bien que M^{me} Louvot a adressé à mes grands confrères une circulaire où elle les remerciait « de la façon impartial (*sic*) dont ils l'avaient jugé (*sic*) et condamné (*sic*) sans l'entendre ».

Sans l'entendre ! hélas, on ne l'avait que trop entendue, la pauvre dame, et elle aurait bien pu se dispenser de commettre cet attentat-circulaire à Noël et Chapsal.

Mais enfin, cette petite épître qui rappelle la faune des pays d'outre-Pyrénées signifie peut-être que notre interprète du genre Judic et du genre Chaumont (que n'y joint-elle la pratique du genre féminin !) bat en retraite après l'escarmouche des *Focrisses*. Alors, loué soit le Seigneur ! et Dieu veuille que la Judic-et-Chaumont que nous avons méconnue, parle au nom du bataillon sacré aussi bien que pour elle-même.

Faisons une autre concession à l'aimable directeur de nos théâtres richement subventionnés. Prenons pour parole d'Évangile le récit surprenant de l'aventure de M^{lle} Lemerrier. M^{lle} Lemerrier venait, paraît-il, d'être engagée dare dare pour jouer les premiers rôles de comédie, lorsque, dans sa joie de faire partie de la troupe de M. Dufour, elle se laissa choir sur sa malle où elle s'en fit beaucoup... de mal ; la preuve c'est qu'immédiatement elle tombait en idem d'enfant et qu'elle mettait au monde, Monsieur, un pauvre petit être trop jeune pour résister aux intempéries de cette vallée de larmes, bref, que l'enfant ne se porte plus du tout et que la mère se porte assez mal pour le quart d'heure.

Ces choses là n'arrivent qu'à M. Dufour ! après la fugue de M. Demanne, un joli lâcheur, voilà l'accident de M^{lle} Lemerrier, une jolie malade, et c'est tout à fait authentique pour une fois, savez-vous : mon excellent ami Bertnay montrait hier le certificat du médecin de Paris, sur papier timbré, rien que ça de luxe ! Inclinez-vous donc devant la Faculté et monsieur le médecin D. M. P. et verions un pleur en compagnie du désolé M. Dufour. M^{lle} Lemerrier arrivera quand elle pourra. Il conviendrait même de lui écrire pour qu'elle prit son temps et évitât soigneusement toute imprudence. Il ne manquerait plus qu'une rechûte !

Mais, cela ne règle — provisoirement — que la question du premier rôle de comédie. Et cette coquette qui doit débiter, d'après la stipulation formelle du cahier des charges ? Il y en a une sur le tableau de troupe du nom de Léony. Elle est même qualifiée grande coquette. Où a-t-elle passé ? A-t-elle fui comme M. Demanne ou est-elle tombée sur sa malle comme M^{lle} Lemerrier.

Et la jeune première qui ne paraît pas mieux que Mlle Léony et sa coquetterie ? Voilà sur quoi nous serions aises d'être renseignés que sur la difficulté d'effectuer des débuts en un mois.

Par la même occasion, qu'est-ce donc que cette jeune coquette nommée de Léry que je vois aussi au tableau, mais qui ne paraît guère sur les planches ? C'eût été bien le cas cependant de la produire à la place de l'étrange demoiselle qui jouait avec M^{lle} de Villiers dans le *Grain de beauté*. Encore une qui sera tombée sur sa malle ! Ce que c'est que nous !

Tout au moins, a-t-on convenablement joué, l'autre jour, *Le fils de Coralie*. Si M^{me} Antonelli n'avait pas été de la partie, on n'aurait guère trouvé à reprendre à une pièce aussi bien montée qu'on peut l'exiger sur notre théâtre municipal de comédie.

Malheureusement, notre premier rôle en tous genres manifeste de plus en plus l'intention bien arrêtée de s'en tenir au genre du mélodrame. Ce n'est pas que je méprise le mélo : de temps en temps, cette truculente façon de bredouiller, de sangloter, de faire aller le télégraphe avec les mains — et les pieds au besoin, — empoigne les nerfs du spectateur haletant. Mais, mon doux Jésus, gardons ces voltiges pour les jours où il s'agit de mâcher des « croix de ma mère » et autres Buridanneries de haulte grasse.

Dans *Coralie*, ces fantaisies pseudo-shakespeareiennes ont produit de l'effet, c'est vrai, mais un mauvais effet. Et

